

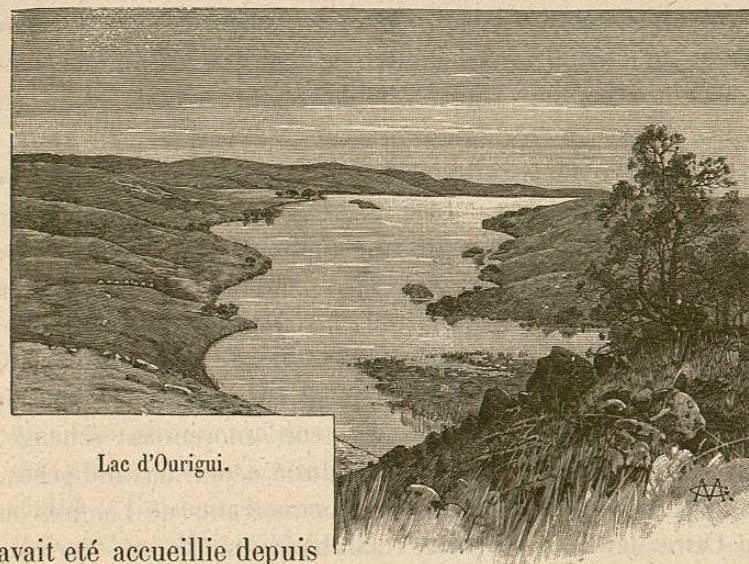
encore pris fin. Vingt-six personnes de la suite du Pacha, atteintes d'ulcères graves, demandaient la permission de rester au Karagoué jusqu'à leur guérison. Donc, je fis dire au roi que plusieurs des nôtres étaient trop malades pour continuer leur voyage. Il lui était impossible de les garder, répondit-il : si le roi de l'Ouganda apprenait qu'on tolérât des étrangers dans le pays, non seulement il enverrait ses guerriers pour les mettre à mort, mais encore pour dévaster la contrée. Je transmis dûment ces paroles aux hommes du Pacha : mourir pour mourir, ils préférèrent rester; aussi bien étions-nous trop lourdement chargés pour qu'il me fût possible de les faire charroyer par mes porteurs.

L'étape suivante nous conduisait à Rosaka, et le 8 nous traversions, par monts et par vaux, de mornes étendues d'herbe sèche. Le temps était sombre et la pluie menaçait. Après avoir longé une crête élevée par un vent debout, âpre et glacial, nous fûmes assaillis d'épaisses giboulées, qui paralysèrent incontinent les malheureux efféminés que traînait après lui le Pacha. L'arrière-garde en ramassa plusieurs, déjà sans connaissance; le capitaine Nelson ordonna une halte et fit allumer des feux, mais avant que les pauvres gens y pussent arriver, ils tombaient sur la route, raides et glacés; il fallut les porter devant la flamme, et les frictions énergiques des Zanzibari les remirent sur pied; malheureusement cinq avaient déjà succombé, l'arrière-garde n'ayant pu les secourir assez tôt. La tête de la colonne, à neuf kilomètres en avant, s'était réfugiée dans les bananeraies du bassin de l'Outhenga, les porteurs marchant toujours d'un bon pas pour être plus vite débarrassés de leurs fardeaux, tandis que les Égyptiens et leur suite continuaient à s'éparpiller sur le chemin, souvent à plusieurs kilomètres de l'avant-garde.

Le 10, nous quittions Outhenga, et, après avoir traversé deux chaînes et redescendu de 240 mètres vers l'étroit bassin qui est au nord du lac Ourigui, la caravane en franchit les anciennes laisses. Nous enfilons un sentier qui nous amène sur la rive orientale. Au bivouac, en face duquel la nappe d'eau mesure un kilomètre et demi de large, je fais abattre neuf bœufs, distribuer les rations de viande, puis jeter dans le lac deux caisses de munitions pour remingtons. Je m'étais déjà débarrassé des curiosités recueillies dans la forêt et de tous les arti-

cles superflus : il fallait maintenant sacrifier poudre et cartouches pour suffire à notre service de brancardiers.

Le 11, nous sortions du Karagoué. Les pressantes recommandations de Ndagara nous valurent un bon accueil dans l'Ihanguiro, où l'on nous escorta, de village en village, jusqu'à la station de Kavari. Mais, à partir de là, c'en était fini de l'hospitalité généreuse avec laquelle la caravane des chefs blancs



Lac d'Ourigui.

avait été accueillie depuis l'Albert-Nyanza, sur un parcours de 970 kilomètres. Donc je procédai à la répartition entre tous, hommes, femmes et enfants, des perles rouges, blanches, bleues, brunes et jaunes, des perles de verre et des perles de porcelaine qui serviraient désormais à l'achat des vivres. C'eût été un grand soulagement pour nos porteurs, mais une très grave imprudence, d'en distribuer pour un mois à des gens dont les neuf dixièmes mangeraient en un jour la ration de cinq et s'empresseraient ensuite d'acheter peu de grain, il est vrai, mais beaucoup de maloué, de volaille et de chèvres. Dans ces conditions, nous aurions dû recommencer dans dix jours, et bientôt finir par la ruine complète.

Vu d'Ousseni ou de Kavari, le lac d'Ourigui, aux eaux d'un bleu pâle sous l'azur intense du ciel, est joli dans son cadre de collines brunes que parsèment des buissons d'un vert foncé. En se retirant, il a laissé des baies qui se prolongent au loin

dans l'intérieur, larges bras marécageux, où foisonne la *Pistia stratiotes*, repaires favoris d'innombrables échassiers et oiseaux pêcheurs : grues, hérons, pélicans, aigrettes et la petite mésange noire, *Parra africana*. Il y a beaucoup d'hippopotames et malheureusement des légions de moustiques noirs. La rive orientale est jonchée d'os d'animaux, dévorés par les lions et les hyènes, nous dit-on. Le lac abonde en poissons infestés de filaires, à en juger par ceux qu'on nous vendit et que je m'empressai de faire jeter. L'Ourigui mesure 40 kilomètres de long, 2 à 5 kilomètres de large, et les collines herbeuses qui lui font ceinture le dominant de 360 mètres en moyenne.

De Kavari, nous suivons la rive gauche jusqu'à Moutara. Nous n'y sommes pas encore arrivés que les indigènes s'empressent de nous vendre grain, miel, poisson, maloué, bananes. Les incorrigibles Soudanais, oublieux de mes ordres précis donnés la veille quant à la distribution des perles, continuent jusqu'au village, encore distant d'un kilomètre et demi, et font main basse sur la bière et les fèves. Dans un pays où rien n'empêche les voyageurs d'obtenir, moyennant échange, tout ce qu'ils demandent, cette conduite déplut aux indigènes, tout comme elle déplairait à des commerçants de Londres ou du Caire dévalisés de leurs marchandises. Ils se récrient, demandent des explications. Pour toute réponse, un Soudanais charge son remington, tue un naturel, en blesse un second à la mâchoire et un troisième à la jambe. Les malheureux, comprenant de moins en moins, n'essayent cependant pas de se faire justice, ils m'envoient une députation de cinquante hommes, qui arrivent au camp en bon ordre et m'exposent convenablement la situation. L'histoire me paraît incroyable, et j'envoie un officier aux informations. Sur sa réponse, je fais sonner l'appel : Zanzibari, Soudanais, Manyouema, Égyptiens et leur suite forment le carré; je prie les indigènes d'en faire le tour et de me désigner le coupable. Cinq d'entre eux me montrent Fath el-Moullah. Ce témoignage ne me paraissant pas suffisant, j'interroge les Soudanais; Sourourou sort des rangs et raconte comment son camarade est entré dans le village pour courir l'« amouk » pendant que les femmes étaient à tenir leur marché dans notre camp : un naturel voulant empêcher Fath el-Moullah de lui prendre une cruche de maloué,

celui-ci, le traitant d'*abid*, de *kelb*, d'esclave, de chien, l'avait abattu d'une balle, puis avait tiré trois ou quatre fois sur d'autres, au hasard.

« Cet homme est à vous, prenez-le. Mais si du bétail, des étoffes, du fil de fer ou toute autre chose peuvent le racheter, je payerai sa rançon.

— Non, non, non, non. Nous ne vendons pas la vie de nos frères! Une centaine de bœufs ne la rachèteraient pas!

— Mais que ferez-vous de cet homme? Vous ne pouvez le manger; il ne travaillera point pour vous. Prenez cinq bœufs!

— Non, non, non, non. C'est lui que nous voulons. Il a tué un de nos chefs; peut-être les autres mourront aussi.

— Alors prenez-le. Il n'est plus à moi; il n'a plus droit dans mon camp. »

On l'entraîna, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu.

Le jour suivant, nous quittions la rive pour marcher droit à l'est du lac, dans un pays aride, sans eau et sans habitants, un terrain dur et pierreux, parsemé de termitières sans nombre, avec une brousse maladive et rabougrie. A droite et à gauche, une maigre forêt d'acacias mourants ou morts et dépourvus de feuilles. En deux heures nous avons atteint la base du plateau d'Ounya-Matoundou, et, comme il était encore d'assez bonne heure, nous en gravîmes le sommet : 365 mètres au-dessus du lac. De là, traversant de beaux pâturages, des champs fertiles et quelques bourgs, nous faisons halte à Ngoti, après quatre heures et demie de marche.

Le chef Mouengui, jeune Mhouma de la taille d'un garde de Sa Majesté Britannique, calme, se possédant parfaitement et sachant très bien se faire obéir, nous reçut à merveille; aussi accordai-je un jour à mes gens pour faire des échanges. Pour dix cauris, on avait un beau régime de bananes, et comme chacun des nôtres recevait huit cauris par jour, personne ne pouvait se plaindre d'être insuffisamment nourri.

Une heure de marche après Ngoti commence la descente orientale du plateau; elle aboutit, 275 mètres plus bas, au pays d'Ouzindja, sur une plaine couverte d'acacias moribonds.

Une étape de cinq heures nous amenait ensuite à Kimouani ou Kizinga, capitale du chef Kadjoumba, autre géant de race ouahouma, pour le moment souffrant d'une ophtalmie. L'an-

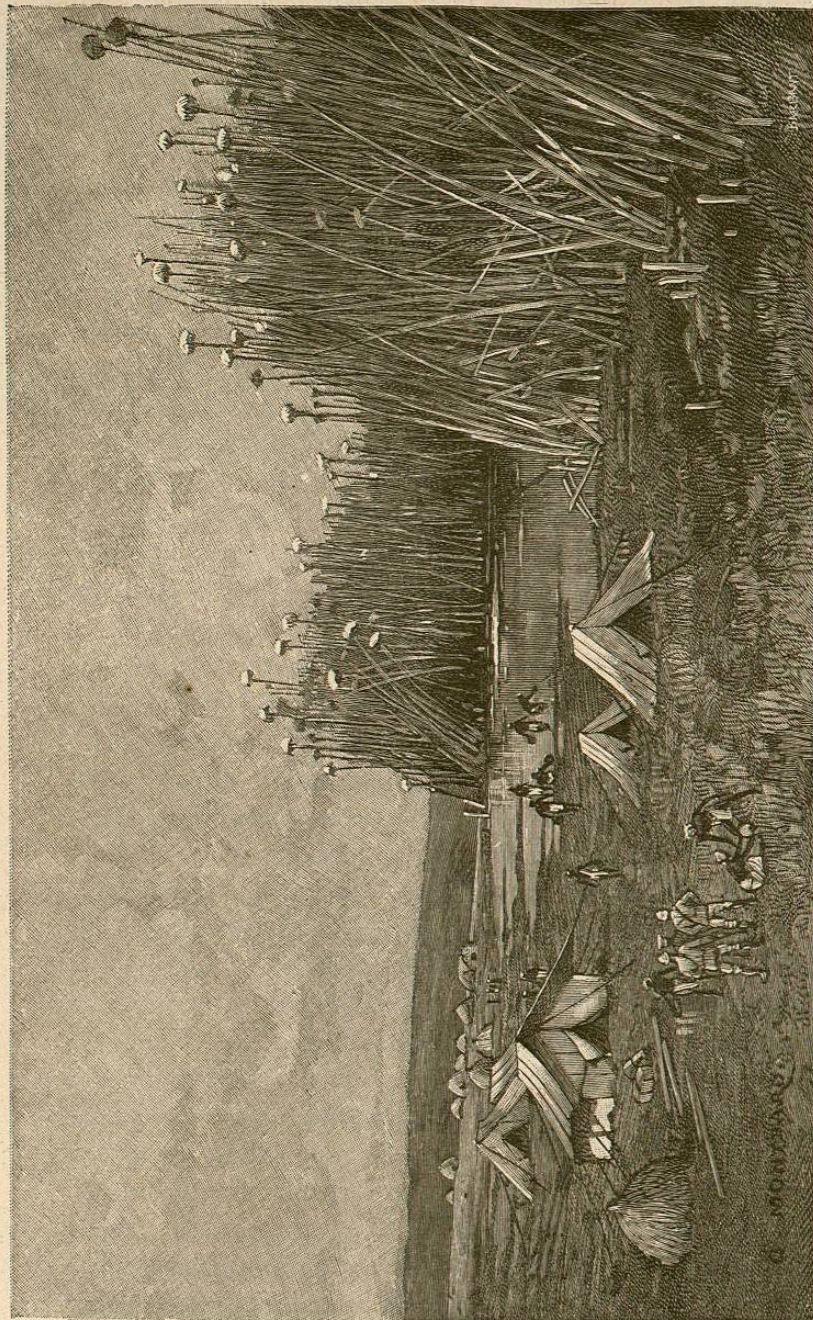
née précédente, les Ouaganda ayant envahi son territoire, il avait dû s'enfuir à Ounya-Rououamba, district ouriguien du roi de l'Ihanguiro, et se cacher dans une des îles du lac. Quand il put rentrer chez lui, après avoir payé une indemnité et reconnu la suzeraineté de Mouanga, ce fut pour trouver ses bananiers coupés et ses champs dévastés. Ihanguiro réclame aujourd'hui la possession de Kimouani en reconnaissance de sa protection; d'un autre côté, Kassassoura, roi d'Oussoui, ayant envahi le pays et gardé prisonnier l'infortuné Kadjoumba pendant deux mois, prétend le traiter en vassal.

Kadjoumba se montra généreux : il nous envoya 81 régimes de bananes, une chèvre et deux cruches de maloué. Comme il est despotique et hargneux, — peut-être parce qu'il sent approcher la vieillesse, — une petite caravane eût sans doute été moins bien traitée.

Accompagnés par des guides de Kimouani, nous nous dirigeons vers le sud; à cinq kilomètres de chez Kadjoumba nos regards charmés s'étendent au loin sur le lac Victoria et les îles Ikouta, Madjinga, Sossoua, Roumondo et Maissomé. Vers midi nous faisons halte à Nyamagodjou, à l'extrémité sud-occidentale d'une baie où se jette le Lohougati, torrent périodique qui reçoit les eaux de l'Oussoui occidental.

Le lendemain nous parcourons une plaine qui s'étend de Nyamagodjou à un autre point du lac, et la caravane s'arrête au bout du village de Kissaho. Nous marchons tous les jours sur un terrain dont les eaux se retirent depuis à peu près 25 ans et que recouvrent des buissons bas, dépourvus de feuilles dans cette saison. Le sol est dur, crevassé, blanchi en plusieurs endroits par les efflorescences nitreuses. A droite il s'élève graduellement à 15 mètres au-dessus du lac; la maigre forêt n'a que des arbres nains, mais à 30 mètres les fûts sont plus hauts et les herbes plus savoureuses.

Nous coupons à travers une sorte de large promontoire, et passons, le 20, de la baie de Kissaho à une autre baie près d'Itari. D'une hauteur du voisinage je découvre par des relèvements de boussole et par l'observation solaire que nous sommes au sud de la côte sud-occidentale, telle que je l'ai indiquée sur ma carte de *A travers le Continent Mystérieux*. On peut voir la longue chaîne des îles qui semblent s'imbriquer; nous n'avions pu les explorer, en 1875, quand nous fuyions



Campement à l'extrémité sud ouest du Victoria-Nyanza.

sans rames devant les féroces Boumbiré, et je les avais portées comme faisant partie de la terre ferme.

Les Ouazindja appellent le Victoria-Nyanza « Mouta Nzighé », comme les Ouanyoro appellent le lac Albert « Mouta Nzighé », et les Ouassongora et les Ouanyankori le lac Albert-Édouard « Mouta Nzighé » aussi.

Les lions ont dévoré un zèbre que nos chasseurs avaient abattu. Nous sommes surpris de voir des crânes humains en grand nombre; les guides disent que les Ouazindja ayant voulu s'opposer aux Ouaganda lors de leur dernière invasion en ont été cruellement punis. Une juste rétribution, peut-être! Les Oussoui auraient besoin d'une leçon de ce genre: le dernier exploit de Kassassoura a été d'arrêter une caravane de 150 fusils.

En réfléchissant aux divers événements qui en 1887 se sont succédé dans cette région: les Ouaganda tout-puissants au Karagoué, audacieux, insolents, fusillant les traitants arabes et envahissant l'Ouzindja, le pays en entier, de Kichakka au lac Victoria, n'étant plus qu'un champ de carnage et de dévastation, je me félicite d'y arriver après la déposition de Mouanga, la révolution et la contre-révolution. Je n'ai plus à craindre d'obstacles à notre marche pacifique vers la mer.

Les aborigènes de la forêt qui nous accompagnent dans ces plaines arides, dépourvues de toute humidité, dont la seule végétation consiste en quelques acacias nains et de robustes euphorbes, ne supportent pas ce climat desséchant. Nous en avons laissé déjà la moitié derrière nous, et cependant ni l'eau ni les vivres ne leur avaient manqué! On ne peut impunément les arracher à la vie sylvestre, pas plus qu'à celle-ci on n'habituerait les fils du désert. Nos Somali, Soudanais, Madi ou Bari ne restaient pas dans la forêt sans se démoraliser promptement, perdre la joie de vivre et mourir. Et cependant j'ai lu, dans des livres qui affectent des prétentions à la science, que l'Afrique n'est faite que pour les Africains!

A ma grande surprise, je puis dire ma joie, je vois le lac Victoria s'étendre jusqu'au 2° 48' de latitude sud, par suite du relèvement que je fais le 21, à Amranda. Depuis Nyamagodjou, nous sommes à 15 mètres seulement au-dessus du lac. Le retrait des eaux laisse à sec d'immenses plaines qui resteront improductives jusqu'à ce que nombre de saisons